

avec un peu plus de soin, on écoule ses champs avec un peu moins d'insouciance; mais la seule différence véritablement remarquable est dans la fumure. Dans les bonnes cultures, les fumiers sont considérés, à juste titre, comme la véritable source de richesse, le point de départ de tout succès. Lorsqu'on n'a pas assez d'engrais pour fumer un champ on ne le cultive pas; mais généralement on est assez prévoyant pour se procurer d'avance de toute la quantité d'engrais nécessaire à la culture de l'année.

Dans les cultures arriérées, au contraire, le fumier fait toujours défaut. Ces cultures auraient un plus grand besoin d'être fumées abondamment et cependant elles le sont bien moins; aussi leur production est-elle énormément plus faible.

Nous avons déjà maintes fois touché à cet important sujet et nous avons toujours terminé en engageant les cultivateurs à garder plus d'animaux et à recueillir plus complètement tous les fumiers que ces derniers produisent. Aujourd'hui encore nous ne pouvons résister au désir de renouveler ce conseil; le sujet est si important, si vital; c'est pour nous une question de vie ou de mort. L'agriculture canadienne s'est appauvrie faute d'engrais; c'est par l'engrais qu'elle retrouvera son ancienne richesse.

Les améliorations à cet égard ne sont pas aussi difficiles à réaliser qu'on le croit généralement; et même, quoique la production fourragère de cette année menace d'être beaucoup plus faible que celle de l'année dernière, les cultivateurs peuvent, s'ils le veulent, doubler la masse de matières fertilisantes qu'ils avaient coutume de recueillir. Il suffira pour cela de ramasser soigneusement les débris de toutes sortes qui se perdent autour des étables et dans les cours.

Peu de cultivateurs peuvent être accusés d'être sciemment, volontairement prodigues; la plupart même tombent souvent dans le défaut contraire. Sous prétexte d'économie, ils deviennent parcimonieux et négligent des opérations importantes, sous prétexte qu'elles sont trop dispendieuses. Mais quand il s'agit des engrais, on oublie toute idée d'économie, on devient prodigue, *gaspillard* même. On recueille incomplètement les déjections solides des animaux et ce qui est plus malheureux encore on lui se perdent toutes les urines et les jus de fumier, les eaux de lavage, les lessives, les cendres vives et lessivées; enfin on utilise à peine le quart de l'énorme masse d'engrais qui se produit dans toutes les cultures. Au lieu de cela il nous faudrait continuer à l'égard des engrais, les traditions d'économie que nous ont léguées nos pères; soyons parcimonieux même si nous le voulons et nous ne mériterons aucun reproche; car ici la parcimonie est une qualité des plus précieuses.

Cependant, même en supposant qu'aucun engrais n'est perdu, quo tout est scrupuleusement utilisé, la quantité de fumier ainsi obtenue ne sera pas suffisante pour la fumure complète de nos champs; c'est à peine si l'on en aura assez pour satisfaire le quart des besoins de la culture.

Pour produire toute la quantité de fumier nécessaire, il nous faut plus d'animaux que nous n'avons d'habitude. L'agriculture canadienne est trop pauvre en bétail, c'est un fait parfaitement reconnu. C'est à peine si nous rencontrons une tête de gros bétail par sept ou huit arpents de terre cultivée; tandis qu'il nous en faudrait au moins une tête par quatre ou cinq arpents. D'après cette proportion, le possesseur de quarante arpents de terre en culture devrait nourrir au moins huit ou dix vaches ou l'équivalent, et ce nombre devrait même être augmenté à mesure que les champs s'enrichissent.

Mais, nous répondra-t-on, pour cela il nous faut plus de prairie et de pâturage; et l'année présente est mal choisie pour augmenter notre bétail; car nous allons éprouver un énorme déficit dans notre production fourragère.

Cette objection est sérieuse; il est vrai que dans un grand nombre de localités les rendements des prairies vont subir une forte diminution et que dans cette circonstance il serait improdient d'augmenter le bétail; mais, ce qui n'est pas possible cette année l'était parfaitement l'année dernière et les années précédentes et le sera sans doute l'année prochaine. D'ailleurs le principe n'a pas perdu de sa valeur, parce que les circonstances ne lui sont pas actuellement défavorables.

En ce qui concerne l'augmentation de la surface destinée aux prairies, nous n'y voyons aucun inconvénient. Nous avons déjà démontré, au moyen des chiffres pris dans la pratique usuelle, que la production du foin est généralement plus profitable que celle du grain et nous pouvons également prouver que la vente du beurre, du fromage, de la viande, de la laine procure plus de bénéfices que celle des produits de la terre. L'augmentation de la surface allouée aux prairies et aux pâturages ne serait donc pas un inconvénient; mais serait plutôt un avantage.

Si nous comprenions parfaitement notre intérêt nous ne devrions jamais vendre un seul minot de grain, ni un seul voyage de foin. Tout devrait être consommé par nos bestiaux. Cet avis peut paraître trop dur aux yeux d'un bon nombre de cultivateurs, mais qu'ils réfléchissent sur leur situation actuelle, qu'ils recherchent les causes qui ont amené cette situation et ils verront que si notre avis est hardi, leur manie de vendre en nature les produits de la terre les conduit à une ruine infaillible. D'un autre côté, nous savons que notre avis n'est pas hasardé; il est, au contraire, appuyé sur les meilleures pratiques suivies dans les pays les plus avancés dans l'art de cultiver la terre.

Dans notre opinion, il ne peut y avoir aucun doute sur l'heureuse influence de l'amélioration que nous proposons ici; elle a déjà fait la fortune de pays autrefois très pauvres et bien moins favorisés que le nôtre sous le rapport du sol et du climat, et nous ne voyons pas pourquoi un système de culture qui a parfaitement réussi dans des circonstances défavorables ne réussirait pas encore mieux dans de meilleures conditions.

Au point de vue de la confection des travaux, la transformation en prairies d'une partie de nos terres cultivées en grains est encore une heureuse innovation. On éprouve tant de difficultés à bien préparer le sol, le printemps est si court, les travaux sont quelquefois tellement retardés par les pluies et les froids, lesensemencements se font souvent si tard que beaucoup de graines ne mûrissent qu'avec difficulté et que plusieurs mêmes gèlent avant leur complète maturité. Les prairies, une fois formées, ne demandent que bien peu de soins d'entretien, et permettent au cultivateur d'accorder plus de soins et d'attention aux autres parties de l'exploitation.

Faisons donc beaucoup de fourrages, entretenons un plus grand nombre de bestiaux, fumons plus abondamment nos champs, restituons à notre sol sa fertilité première et bientôt nous aurons plus de beurre, de fromage, de viande et de laines à vendre au marché et les profits généraux de l'industrie agricole seront doublés, triplés, quadruplés; car c'est là un avantage inhérent à toute amélioration judicieuse introduite dans l'industrie rurale: les profits nets augmentent en raison même de l'importance de cette amélioration. Or, le perfectionnement qui a pour but l'augmentation de la richesse de la terre est le plus important de tous ceux qui